

DU CONFINEMENT SANITAIRE DES ÊTRES AUX CONFINS SALUTAIRES DE L'ÊTRE

par Éric Coulon

*Aux proches, au prochain et aux lointains,
Qui font l'épreuve de ce confinement forcé,
Ce viatique d'une parole soucieuse de clarté,
Ouvrant la perspective d'un voyage immobile
Et bienfaisant aux confins féconds de l'intime.*

Chers,

Nous voilà assignés à résidence, confinés comme on dit, depuis plusieurs semaines. Ce fut soudain et cela durera, est-il annoncé, encore quelque temps, un temps qui, pour nous autres, les non-décideurs, les non-experts, possède, il faut bien le reconnaître, une dimension indéfinie — l'indécis et l'instable sont plus que jamais notre lot en ces temps qui courent, s'accélèrent et s'obscurcissent.

Confrontés, en tant que témoins ou partie prenante, à certaines situations un tant soit peu marquantes, nous avons parfois recours, nous autres français, vous serez sans doute d'accord avec moi sur ce point, aux proverbes, cette convocation servant, selon les cas et les états d'âmes, à éclairer ces situations, à les résumer, à les justifier, à les dénoncer mais aussi à accuser le coup, à se remonter le moral ou à savoir comment se conduire. Méditant sur notre sort actuel, il en est un qui, comme à nombre d'entre vous, m'est rapidement venu à l'esprit ; ce proverbe — providentiel ? — est le suivant : *faire contre mauvaise fortune bon cœur*. Il se présente sous la forme d'un conseil à suivre indiquant une conduite à adopter. Au cours de la quête que j'entrepris alors afin de découvrir la sagesse et le bon sens dont, en tant que proverbe, il doit être porteur, il m'est apparu qu'il contient en effet quelque lumière pertinente lorsqu'on décide de l'appliquer aux événements contemporains mais, plus important et décisif encore, qu'il catalyse et cristallise nombre de réflexions, de problèmes et de paradoxes capitaux — formant des enjeux aussi bien théoriques qu'éthiques — qui depuis plusieurs années s'imposent à moi au sujet du sens de notre époque et de la crise qu'elle traverse. Je décidais donc que ce proverbe, qu'il allait me falloir travailler au plus près en recueillant et en neutralisant à la fois, dans un respect constant de son intégrité, les évidences, allait me servir d'amorce, de point d'appui et de fil conducteur pour cette lettre que je vous destine.

Afin de déceler et de tirer parti de la vérité d'expérience profonde détenue par cette locution proverbiale, parole, je le révèle sans délai, profondément enseignante, pour ne pas dire initiatique, pour chacun d'entre nous au regard de ce que nous vivons actuellement, je vous propose de la décomposer en trois pôles signifiants, cette division opératoire ne venant cependant jamais rompre l'unité et l'articulation sémantiques qui existent entre eux. J'ai nommé ces trois pôles : ACTION (« faire contre ») ; SITUATION (« mauvaise fortune ») ; RESSOURCES (« bon cœur »). Le proverbe ainsi ramené à ses trois composantes formelles majeures peut être reformulé de la façon suivante : face à une situation précise s'imposant à nous, la mobilisation d'une ressource qui nous est propre est nécessaire afin qu'une action particulière requise soit initiée et menée à terme. Je vais tâcher, au travers de chaque partie comme de l'unité d'ensemble de cette épître, de vous livrer le sens, les valeurs, les enjeux et les conséquences concrets et globaux de ce qui a lieu aujourd'hui. Mon objectif est finalement de vous montrer, à partir de ce proverbe qui en dit long, où nous en sommes globalement à l'heure actuelle, mais aussi ce que, chacun, nous pouvons faire et espérer être, et, enfin, l'impact que cet engagement et cette transformation personnels peuvent avoir sur notre existence et, sous certaines conditions, sur l'état actuel des choses. J'espère aussi parvenir à vous convaincre que ce confinement sanitaire auquel nous sommes astreints peut devenir, dans le cas où la vérité du proverbe se ferait, au niveau de chacun, pleinement chair et acte, une expérience individuelle salutaire.

C'est à une SITUATION exceptionnelle que nous avons affaire, les uns et les autres, les individus comme les collectifs, vous en conviendrez ; difficile en effet de ne pas souscrire à un tel constat, même si nous devons immédiatement nuancer cette concordance en précisant que ce caractère exceptionnel n'est pas dû seulement aux aspects biologiques, économiques, historiques ou sociaux communément et exclusivement admis par les autorités compétentes, les relais d'opinion ou les simples citoyens — certains défendant la thèse du retour de bâton du réel qui, ainsi, reprendrait le dessus — mais qu'il s'explique aussi, en profondeur, à partir d'autres facteurs humains qui, eux, sont significativement — nous verrons pourquoi — laissés de côté. Ce sont justement ces facteurs inapparents et écartés : psychologiques, philosophiques et spirituels, auxquels nous avons voulu nous intéresser et que nous avons décidé de vous livrer dans cette missive.

La situation en question c'est avant tout la pandémie qui s'est abattue et répandue de façon rapide sur la planète, engendrant finalement une crise sanitaire mondiale dont l'une des conséquences subies par les populations et les individus, dont nous sommes, est de se retrouver soumis à un régime, plus ou moins strict selon les cas, de confinement. Voilà ce que, dans un premier réflexe, nous pouvons qualifier de « mauvaise fortune » pour nous. Voilà en tout cas ce « contre » quoi nous devons réagir. Quant à la cause d'une telle situation, mais également de cette (dé)mesure gouvernementale absolument inédite qu'est un confinement d'une telle ampleur, elle est dorénavant connue de nous : il s'agit d'un virus.

La cause productrice d'effet étant identifiée, il faut à présent que vous entendiez et preniez aussi en compte, en les jugeant avec un esprit le plus ouvert et le plus critique possibles, les deux autres façons dont l'existence du virus peut être rattachée à la notion de cause. Elle l'est, en premier lieu, car elle a suscité ce qu'on nomme une *cause* d'intérêt général (qui pour notre sujet est d'ampleur mondiale). La présence et l'action du virus ont effectivement donné naissance à un consensus international ainsi qu'à un but commun : surmonter la crise sanitaire, vaincre la maladie et, pour y parvenir, éradiquer la cause précédente, tout au moins son activité nocive et létale. Le virus incriminé est alors quasi unanimement désigné, tout au moins par les voix officielles et dominantes, comme notre ennemi, et, en conséquence, les pays adhérant à ce consensus se sont plus ou moins rapidement mis en ordre de bataille. « Nous sommes en guerre » a-t-il même été martelé

plusieurs fois, du ton de l'évidence la plus assurée et la plus légitime, par notre chef suprême des armées françaises. L'objectif est ainsi fixé, le ton donné, les ordres transmis (plus ou moins bien et plus ou moins bien respectés), les troupes mobilisées, l'en marche ordonné (si l'on peut dire en période de confinement), la discipline (pas encore de loi martiale) est de rigueur et le pas cadencé de mise (tout au moins c'est ce qui est espéré).

Soit, mais en tant qu'être libre, intellectuellement exigeant, moralement autonome et spirituellement en quête, j'avoue avoir du mal à souscrire aveuglément à cette levée en masse (comme certains soldats romains, je suis prêt pour une levée de boucliers) et à répondre immédiatement et avec enthousiasme à un tel appel au combat. Je vais m'expliquer là-dessus. De manière générale, signalons tout d'abord que l'utilisation, relativement au virus, des vocables « ennemi » et « guerre » est, selon notre approche du cours des choses, fondamentalement erronée ; seul un changement de point d'application la rendrait adéquate. Toutefois, si le recours au mot « guerre » est, dans le contexte actuel, maintenu malgré tout, je soutiens que la seule guerre justifiée et d'importance est cette « guerre sainte » (expression sans doute effrayante à qui demeure, d'une part, enfermé dans l'actualité, et, d'autre part, fermé au sacré) réclamée par René Daumal, une guerre menée par les individus contre les puissances, extérieures et intérieures, de dépossession de soi et d'aliénation psychologique, intellectuelle et spirituelle ; elle n'est pas de ces guerres, en ceci toujours faussées et partiales, menées pour la possession de corps, de biens, de richesses, d'idéologies ou de territoires géographiques mais une guerre mise en œuvre pour le déploiement de l'esprit, du bien, du beau, du vrai et de l'ou-topique ; elle est une guerre pour le réveil éthique et l'éveil spirituel de l'individu comme pour l'harmonie des et entre les collectifs. L'environnement contemporain, c'est ce que je soutiens ici, est paradoxalement approprié à son déclenchement et propice à une issue positive, quoique très relative et locale, nous le verrons.

Afin d'éclairer le jugement que nous avons porté précédemment sur l'usage, erroné à nos yeux, des termes « ennemi » et « guerre » à propos du virus, je vais dès maintenant et pour la suite me faire l'avocat, non pas du diable, mais de ce virus lui-même, son existence et son affaire devenant la *cause* (seconde occurrence annoncée) que je vais défendre. Prenant dès lors le risque de vous choquer, et ainsi de vous faire abandonner cette lecture, j'avance, comme argument majeur de ma défense, le fait que, loin d'être notre ennemi, le virus en question est en réalité notre invisible allié, certes involontaire. En effet, la mesure de confinement à laquelle il a conduit du fait de son expansion est pour nous, vous et moi, même si certains l'ignorent, même si elle est par endroits source de difficultés, voire de drames terribles, une bénédiction. Entendons-nous bien, ce n'est pas le virus ou son action en eux-mêmes qui deviennent possiblement bénéfiques pour nous mais précisément cet effet social qu'est le confinement.

Nous voilà donc massivement confinés. Cette épreuve est vécue individuellement, au sein de la sphère privée, ceci est d'importance. Demandons-nous alors ce qu'entraîne concrètement cet état de fait sans précédent ? En tant que situation absolument exceptionnelle, à la fois par son ampleur et par sa durée, nous ne pouvons évidemment pas tout envisager des incidences actuelles ni des suites à venir. Par contre, deux éléments conséquents pour l'être humain et pour les sociétés peuvent être isolés : d'une part, l'extrême ralentissement, voire, dans certains cas, l'arrêt plus ou moins total, du mouvement en avant, inertiel et aveugle, des modes et des tendances de vie contemporains ; de l'autre, la raréfaction, et, là encore, par endroits, l'interruption pure et simple, de nombreux rites sociaux habituels.

Le premier correspond à un réel bouleversement/renversement des dynamiques humaines contemporaines, substituant — pas intégralement il est vrai — à un mouvement centrifuge (les individus et les peuples emportés dans la marche en avant irrésistible du développement économique) un mouvement centripète (le retour et le maintien des personnes à domicile, la fermeture généralisée des frontières et l'immobilisation des flux de toutes

sortes) ; faisant passer d'une ex-pression généralisée à une compression massive, d'un déversement exhibitionniste au dehors à un repliement mesuré au-dedans, d'un nomadisme frénétique et dévergondé à un sédentarisme drastique et réglé, d'une économie dépensière (et non pas de la « dépense » comme chez Bataille) à une économie de guerre, d'une accélération exponentielle à un ralentissement brusque, d'un gaspillage à un endiguement énergétiques (de toutes les énergies, naturelles et humaines), d'une agitation effrénée à un statisme lourd de tensions, d'une expiration immodérée et d'une saturation critique à une inspiration fébrile et une asphyxie critique, de l'envahissement de l'espace public à l'occupation de l'espace privé. Quant au second élément, il se manifeste par l'impossibilité pour les êtres de se rencontrer et de faire société, par l'arrachement des individus à leurs rôles sociaux, par la limitation de leur participation au grand carnaval social, par l'apparition d'un esprit de pesanteur et de défiance en lieu et place d'une ambiance de festivité et de confiance, en vérité déjà très artificielle et superficielle car déjà gangrénée par une atmosphère de guerre de tous contre tous.

En quoi cette nouvelle configuration psychosociale serait-elle positive pour nous, me demanderez-vous ? Mais peut-être commencez-vous déjà à apercevoir où je veux en venir. Vous savez sans doute que la plupart des pandémies que l'on a pu historiquement recenser jusqu'à nos jours sont survenues à l'occasion de déséquilibres majeurs dus à des bouleversements importants intervenus dans les champs sociaux et/ou environnementaux, en particulier dans les domaines de l'agriculture, de la guerre, du commerce, des voyages migratoires, des grandes découvertes, de l'urbanisation, du travail, de la colonisation ou encore de la mondialisation des échanges. C'est bien un de ces moments de crise capitale mais aussi, je l'affirme au risque de vous cabrer, de seuil de civilisation que traverse notre époque, à la seule et notable différence près que notre monde contemporain présente une telle complexité et interdépendance systémiques qu'il est difficile de circonscrire un domaine unique auquel imputer cet état des choses. Ce qui s'avère certain pour moi, c'est que la crise que nous vivons, avec sa pandémie propre, parce qu'intégrale justement, doit être pensée comme un *pharmakon*, comme un moment pharmacologique, c'est-à-dire à la fois comme poison et comme remède.

Vous m'accorderez que nous connaissons déjà largement nombre de ses côtés nocifs (pour les humains et pour la nature) pour nous y attarder. Je voudrais plutôt m'attacher au versant potentiellement salutaire de cette crise, notamment au travers de ce qui nous arrive actuellement. La rupture que nous sommes en train de vivre et le confinement qui l'accompagne, respectivement le premier et le second éléments vus plus haut, nous offrent effectivement deux possibilités conjointes d'agir dans le sens d'une transformation positive de nos comportements. Pour cela ils méritent, je crois, d'être étudiés et présentés.

Tout d'abord la rupture. Cette suspension durable des activités, des performances et des inerties utiles à la machine socio-économico-politique est propice à l'ouverture d'un temps retrouvé et consacré à une réappropriation réfléchie et opératoire des grandes questions clés de l'humanité (Qui sommes nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Qu'est ce qu'habiter le monde ? À quoi adhérons-nous ? À quoi désirons-nous adhérer ? Où en sommes-nous ? Que devons-nous privilégier ? Que désirons-nous ? Kant proposait ; Que dois-je faire ? Que puis-je espérer ? Que pouvons-nous connaître ?) ainsi qu'à une réorientation concertée et radicale de nos intérêts, de nos investissements et de nos engagements vers des enjeux et des valeurs relatifs à la formation, à l'autonomie, à la dimension spirituelle et aux attentes essentielles de l'être humain, au respect de l'être humain et de la nature, à la vérité, à la beauté, à la justice, à la création, à l'écologie, à l'harmonie entre les êtres et les peuples.

Quant au confinement, comment ne pas voir que derrière l'obligation qui nous est faite de demeurer chez soi, se cache, ou plutôt se potentialise, une conjoncture favorable à la plus conséquente révolution personnelle. Car *être chez soi* devient potentiellement, en ce moment,

pour chacun, un *être auprès de soi*, un être auprès de soi qui, à son tour, si l'on est prêt, si l'on ne fuit pas l'épreuve et si le potentiel s'actualise, peut s'intensifier et s'exhausser en un *être recueilli à l'intérieur de soi*, mode identifiable non pas à une fuite psychologique en dedans mais à une ouverture phénoménologique et métaphysique au-dedans du dedans, c'est-à-dire à l'universelle, fondatrice et régulatrice Présence. À ce niveau d'expérience, vous le comprenez, nous ne nous trouvons plus qu'en présence du seul plan individuel mais aussi du mystère de l'intériorité qui lui appartient, plan dont nous pensons qu'il est le seul décisif car, nombreux sont les penseurs ou hommes de cœur et d'esprit à l'avoir auparavant souligné, c'est en se changeant d'abord soi-même que l'on peut espérer changer profondément et de façon pérenne le cours et la nature des choses. Faisons dès lors en sorte, même s'il n'est plus question de volonté, vous le verrez, que ce que nous subissons et qui tend à nous maintenir dans la passivité et l'attentisme, se change en épreuve initiatique de conversion. Ce retrait imposé hors du monde de l'affairement et des préoccupations mondaines peut en effet être vécu comme une retraite inespérée favorisant la manifestation, j'y reviendrai, de cette tonalité affective fondamentale, non psychologique, qu'est le souci ontologique de soi, ce dernier permettant seul de prendre enfin soin de soi de façon conséquente.

Ce retour à et en soi est facilité par la mise à l'écart forcée des rituels, des habitus et des échanges sociaux, par l'émersion brusque hors du champ des obligations et des discours sociaux, en un mot par l'extraction hors du et le maintien, *manu militari*, à bonne distance du cérémonial imposé par la matrice sociale. Un effet bénéfique possible est alors la réduction de la présence du *socius* en nous, cette composante sociale du comportement et de la vie mentale d'un individu qui devient très souvent la source occulte d'un conditionnement prégnant et d'un conformisme saillant.

Mais pour que toutes ces potentialités opératives s'actualisent, pour que l'assaut des forces virales et le confinement se transmutent en épreuve salutaire, pour que la « mauvaise fortune » se renverse en « bonne fortune », mais aussi pour que ceux qui sont morts à cause du virus ne le soient pas pour rien, il est nécessaire que nous rompions avec nos inerties coutumières, que nous évitions d'importer et de reproduire à domicile nos mauvaises habitudes, que nous freinions notre addiction et notre attachement au social (notamment en diminuant considérablement et en devenant vigilant et critique par rapport à notre utilisation des technologies de communication, cheval de Troie du *socius*), que nous ne transformions pas nos foyers en cavernes aliénantes telles que décrites par Platon et que nous surmontions l'angoisse de néant qui nous fait généralement fuir l'épreuve essentielle de libération. C'est plus particulièrement ce rapport faussé à l'angoisse, à la fois défaite et détournement, qui est la source du nihilisme car néantisation de notre assise ontologico-spirituelle, qui nous fait préférer à l'état de liberté celui de divertissement, à la lumière la chaleur, à l'effort le confort, aux expériences d'éveil et d'édification les palliatifs et expédients d'une paix aliénante, qui nous rabat en permanence sur le sol pesant, mais rassurant pour beaucoup, des évidences premières et des charges mondaines. Le respect de ces impératifs éthiques est le prix à payer si nous voulons renaître grandit et mature, si nous désirons nous épanouir personnellement et, enfin, si nous aspirons à retrouver, à la fin, après, à un moment donné, par un long, lent, progressif et raisonné retour à l'extérieur, au travers d'un mouvement animé par l'esprit, l'autre et la nature.

Nous venons de voir qu'il est possible de renverser la situation et de se servir de notre « mauvaise fortune » comme d'un point d'appui et d'un catalyseur pour changer notre rapport à nous-mêmes, aux autres, à la nature, au monde, mais aussi pour changer notre environnement global de vie. Autrement dit, les circonstances présentes, spontanément dénoncées comme « mauvaise fortune », ne sont pas absolument et définitivement négatives, elles portent en effet en elles les germes d'une bonne fortune. Il n'est donc plus question de se

contenter de « faire contre », il faut aussi « faire avec » puis « faire grâce à » et, surtout, faire œuvre alchimique de transmutation, autant de phases cruciales d'une ACTION salutaire portant avant tout sur cette matière-chair (unité corps, affect, esprit) que nous sommes nous-mêmes. Nous avons pour cela à notre disposition deux types de RESSOURCES : une puissance, ou une faculté (dimension intellectuelle) ; un mode d'être, ou une disposition (dimension ontologique et spirituelle).

J'ai fini par employer le terme « esprit », cela ne vous aura certainement pas échappé, d'autant que c'est un terme devenu peu courant, en raison, il faut bien le reconnaître, de la dévalorisation dont il a fait l'objet. Nous l'assumons pourtant ; il représente même cette ressource dont nous avons soutenu qu'elle constitue une des trois parties essentielles de la leçon transmise par notre proverbe. Si ce dernier propose, dans sa traduction française du latin, l'expression « bon cœur », il n'est pourtant question ni de cordialité (bien qu'il faille en faire preuve, plus que jamais, en nos temps de déliquescence des liens sociaux) ni de courage (bien qu'il faille faire preuve d'héroïsme, non pas tant lorsqu'on travaille dans le milieu médical que lorsqu'on accepte de suivre une voie hors du commun et des normes partagées), l'expression proverbiale d'origine latine faisant référence en réalité à l'esprit. Recueillant ce terme, je vais, pour le bien de notre cause, en user selon deux significations différentes : esprit au sens de faculté, ou raison, d'une part, et, d'autre part, esprit au sens de ce mode d'être fondamental qu'est l'être spirituel. Les deux réalités ainsi désignées doivent être perçues comme intimement liées entre elles, même si nous ne réalisons ce lien, c'est-à-dire en prenons conscience et l'accomplissons, que très rarement.

Ce que nous enseigne donc, dans un premier temps, la seconde partie de la locution adverbiale c'est que, confrontés à ce qui nous arrive, notre conduite doit être placée sous le commandement de la raison, ce qu'il faut entendre d'un point de vue aussi bien rationnel que raisonnable. Nous devons d'abord, à la manière des stoïciens, discerner ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas, accepter en toute conscience que s'accomplisse le second et travailler lucidement sur le premier. Il faut en ce sens raison garder, notamment aussi pour ne pas perdre le nord et l'esprit face à la vague gigantesque de propos et de commentaires qui submerge internet et la télévision, phénomène qui ne fait que confirmer l'existence de cette phase délirante dans laquelle est entrée la civilisation occidentale. C'est, ensuite, ne pas se laisser décourager, en dépassant les réactions purement psychologiques et en activant, par une prise de recul et de hauteur, un travail de réflexion portant sur la situation, son origine, sa nature mais aussi son devenir. Au fond, c'est cette ressource première qui doit être mise en œuvre afin qu'aient lieu et soient menés au bout, avec un espoir non pas de réussite mais de maintien du cap et des enjeux, les chantiers, qu'ils soient politiques, éthiques ou spirituels, évoqués dans la partie précédente.

Allons à présent plus loin, en réalité plus en profondeur, à la recherche d'autres ressources dont nous pourrions bénéficier et intéressons-nous à cet esprit dont il faut faire, non seulement preuve, comme nous venons de le voir, mais, au risque de devenir infidèle au proverbe, l'épreuve. J'ai déjà évoqué le fait que certaines choses dépendent de nous et d'autres non. Revenons de nouveau sur cette vérité insigne, mais ici non plus en nous référant à ce qui relève du domaine biologique, technique ou politique mais en nous plaçant du point de vue ontologique.

Sachez que ce que je vais à présent avancer repose sur ce qui, à mes yeux et à mon esprit, est une évidence apodictique, à savoir que nous sommes des êtres spirituels. Bien entendu, si vous ne partagez pas cette conviction, la suite de mon propos vous apparaîtra incongrue, incompréhensible, sans fondement et, peut-être, sans intérêt. Mais peut-être cela ne vous arrêtera-t-il pas.

Je poursuis. Être spirituel, ce n'est pas posséder une faculté, qu'on la nomme raison ou esprit, ce n'est pas, pour un être particulier, choisir d'en user ou pas, ce n'est pas actualiser

une propriété ou une caractéristique possibles, ce n'est pas non plus agir de telle ou telle façon, accomplir tel ou tel rite, appartenir à une confession ou à une autre, à une religion ou à une autre, c'est répondre, dans sa chair et dans son existence, à et d'une dimension fondamentale propre à tout être humain, à et d'un mode d'être singulier, qui lui préexiste et dont il hérite en recevant l'être en général, qui lui échoit comme un destin et dont il a la responsabilité définitive. Être spirituel c'est, singulièrement pour et par chacun, assumer et accomplir ce qu'implique ce mode d'être, plus explicitement c'est s'ouvrir à l'au-delà du matériel, du besoin, de l'immédiat, de l'utile et de l'efficace, c'est dépasser les particularités, transcender ses conditions et viser l'universel, c'est faire retour à soi et se dépasser (vers et dans un autre soi-même, vers autrui ou vers l'Autre), c'est assumer notre filiation et notre destination spirituelles, c'est aimer toute chose de façon inconditionnelle, c'est interroger l'origine, la raison d'être, le sens et la finalité de l'existence, c'est être en quête de mesure, de beauté et de vérité, c'est édifier des valeurs morales, esthétiques, intellectuelles et spirituelles, c'est créer des œuvres et de la culture, c'est constituer une connaissance opérative, c'est méditer et pratiquer des exercices spirituels. Être spirituel, c'est entrer dans la voie spirituelle qui s'ouvre alors à soi et qui nous met en rapport avec et en chemin vers ce qui nous dépasse et nous exhausse : l'Être suprême, l'Être de l'être situé au-delà de l'être — là encore non pas un étant particulier mais la source donatrice de Vie, l'origine de toute manifestation, de tout apparaître et de tout mode d'être, la Présence lumineuse qui éclaire et se glorifie de ce qui est présent.

Ce destin ontologique, nous pouvons toutefois nous en détourner ou, plus justement, en être détournés, et ce en raison, paradoxalement, du mouvement ontologique lui-même qui nous fait constituer les formes idéelles et symboliques (systèmes de significations, institutions, valeurs, doctrines, idéologies, modèles, normes, etc.) par lesquelles nous finissons par être fascinés et aliénés. Il faut comprendre que ce détournement est un événement qui ne relève pas d'une décision humaine ni de notre volonté mais du mystère spirituel — c'est-à-dire de ce qui n'appartient pas à l'ordre des raisons et des enjeux humains et mondains ; cet événement renvoie par conséquent à une initiative qui ne dépend pas de nous.

La crise que traverse notre époque, et plus particulièrement le confinement dont nous faisons l'expérience, sont des conditions appropriées, sans être pour autant suffisantes, vous l'avez compris, à ce qu'advienne mais aussi s'exprime l'être spirituel. Néanmoins, prenez garde, car il est des réponses et des réactions à cette crise et à ce confinement qui ne peuvent que faire barrage à cette manifestation de l'être spirituel et nous enfermer dans le cercle vicieux de l'immanence nihiliste. C'est malheureusement celles qui (aujourd'hui et toujours) nous sont proposées. Soulignons que ce qui affecte d'impuissance et, plus grave encore, de perversité et de nocivité la plupart des initiatives contemporaines, notamment celles prises face à la crise actuelle, qu'elles soient politiques, technocratiques, administratives, citoyennes, médicales ou technologiques, c'est qu'elles sont habitées par ces vieux démons modernes que sont la survalorisation de la volonté, le désir permanent de maîtrise et de contrôle, l'aspiration à la domination, l'enfermement dans l'immanence matérialiste, le recours démesuré à la technique, la croyance en la possibilité d'une gestion intégrale des choses et d'une administration totale des affaires humaines, la réduction du réel aux faits, du vivant à une machine, du savoir aux preuves, du vrai à l'efficace, du beau à l'utile, de toute perspective (temporelle, spatiale, axiologique, esthétique, spirituelle) à une fuite en avant ou un repli crispé, de tout horizon civilisationnel à des intérêts communautaires locaux, privés, partiels et partiels, de la culture à l'économie marchande, des problèmes et des enjeux humains à des calculs, des procédures ou des dispositifs. Partant, la prise en charge des épidémies et des pandémies, après les grands projets de planification et de contrôle sociaux et sanitaires inaugurés au XIX^e siècle, ne pouvait plus se réduire, de nos jours, qu'à une réponse après

coup, souvent sous la forme de mesures coercitives et brutales, apportée à l'urgence de ce qui s'impose, quitte à aggraver la situation au lieu de l'améliorer. Et l'individu comme le citoyen, doublement dépossédés d'eux-mêmes, spirituellement et sociopolitiquement, n'ont plus alors, c'est le cas ces jours-ci, comme marche de manœuvre, configuration reproduisant une forme de passivité et de facilité chroniques, que la possibilité, rarement éclairée et éclairante, de patienter, de commenter, de critiquer, de fantasmer, de délirer, d'applaudir ou de conspuer, leur sort demeurant, pour l'essentiel, scellé au cours des choses, et, pour le quotidien des affaires du monde, placé entre les mains des décideurs, dirigeants et experts qui savent (en réalité croient savoir) et qui manipulent (en réalité sont manipulés).

Forts de ce constat, et afin d'échapper aux impasses nihilistes, faisons preuve de « bon cœur », c'est-à-dire agissons selon le la de l'être spirituel ; faisons en sorte que l'extra-ordinaire de notre situation dénonce et rejette loin derrière nous l'ordinaire des jours d'avant, avec ses habitus délétères ; faisons que cet extra-ordinaire nous sorte définitivement, au moins individuellement, de cet ordinaire malsain qui faisait nos jours d'avant ; faisons, finalement, que cette situation subie devienne une station acquise sur le chemin de l'être et du devenir spirituels, la station d'une sorte de Pâques personnelle. La ressource potentielle est là, vibrant au cœur de l'être, rayonnant aux confins mystérieux de notre être, sise en un lieu dérobé aux profanateurs et inaccessible à tous les virus, éternellement à l'affût de nos forces et de nos faiblesses, prête à faire son œuvre transfiguratrice et transformatrice, tel un être divin qui, aux aguets, attend, imperturbable aux aléas des hommes, l'heure imprévue, l'heure improbable, l'heure providentielle, où jaillir promptement pour nous pénétrer de ses flèches numineuses. Alors s'accomplira soudainement le débordement salvateur de l'invisible (l'esprit), événement rendu possible grâce au débordement préalable par l'invisible (virus) ; nous serons alors submergés par l'amour, la joie et la lumière qui ne sont pas de ce monde et qui métamorphosent ceux qu'ils pénètrent et envahissent.

Cette Pâques, dont nous ne commandons jamais et en rien l'accomplissement, son mystère nous échappant absolument, il nous faut tout de même la désirer, nous en rendre digne et nous rendre disponible à son avènement ; il nous faut donc nous préparer et être à la hauteur de l'événement attendu. Comment ?

Si les conditions qu'offre le confinement y sont favorables, nous avons vu aussi qu'elles sont insuffisantes. Que devons-nous leur adjoindre ? Profitons en un premier temps, pour ceux qui le peuvent, du calme, du temps, de l'immobilité, de la solitude, du silence qu'elles nous offrent pour mettre en œuvre un certain nombre de pratiques et d'expériences que nous baptiserons d'un nom unique : exercices spirituels. Le concours des œuvres, quelles qu'elles soient, des livres, de la musique, du chant, de la danse, de documents et d'échanges culturels est avantageux, à condition que tout cela ne devienne pas un refuge ou un divertissement, autrement dit de nouvelles présences envahissantes et distrayantes. La création est recommandée. De façon générale et idéale, nous poserons que les exercices spirituels, quelle que soit leur forme, doivent nous conduire à rendre les armes des fausses guerres contre les faux ennemis ; à nous démobiliser des campagnes mondaines ; à ne plus nous acharner à vouloir comme à vouloir vouloir ; à passer au-delà des choix et des non-choix ; à prendre le temps afin de le dépasser et d'accéder à l'éternité ; à devenir le plus humble possible ; à laisser être et advenir le mystère ; à nous dépouiller mentalement de tout ce qui nous attache aux préoccupations, aux priorités et aux enjeux mondains ; à nous détacher de nous-mêmes, des obligations qu'on nous impose et des actions que nous projetons dans le monde ; à nous recentrer et à nous concentrer non pas sur nous-mêmes et quelque intériorité psychologique mais sur les demandes de sens et de raison d'être qui peuvent surgir ; à accueillir les affections fortes et troublantes de la beauté, de la mélancolie, de l'étonnement ; à faire l'épreuve de l'angoisse et de la panique, ces dispositions affectives fondamentales ouvrant au problème du sens et de la raison d'être ; à privilégier le désœuvrement destituant

de la « puissance de ne pas » (Agamben) et à rejeter le désœuvrement psychologique anesthésiant ; à résister aux fascinations ; à nous désintoxiquer et à nous sevrer des expédients ; à ne pas retenir ce qui, inéluctablement, nécessairement, doit partir ; à ne pas se retenir aux illusions, aux palliatifs, au transitoire ; à ne pas se retenir de céder à la joie, à l'amour, à la beauté, à la fragilité ; à user de la raison et de l'intellect pour analyser et comprendre les arcanes, les hauteurs, les profondeurs et les lois métaphysiques, ontologiques, phénoménologiques, esthétiques et éthiques de l'être, du devenir, de l'origine et de la fin. Ainsi préparés pour le voyage immobile, pour la transcendance immanente, pour le dépassement retournement, ainsi munis et démunis à la fois, nous serons prêts, parés et résolus à effectuer la traversée, le passage à la limite, ce fameux passage au nord-ouest, véritable saut libérateur et édifiant dans l'être spirituel marqué du sceau de l'Arkhè originel.

Il est une incidence cruciale que je ne peux passer sous silence et dont vous devez impérativement prendre conscience car elle participe de cette mauvaise/bonne fortune qui est aujourd'hui notre lot quotidien ; c'est donc en quelque sorte une bonne nouvelle — j'espère que, comme moi, vous en conviendrez — que je vous transmets. La voici. Parce qu'elle provoque une mise entre parenthèse et à distance certaine — il n'est pas question encore de rupture totale — du travail-labour, du champ social, de celui de la politique, de la société de consommation et de nombres d'obligations et habitus mondains, la mesure de confinement prise par les gouvernements est grosse d'une puissante charge subversive, d'autant plus subversive que ces mêmes gouvernements, comme les citoyens et les individus eux-mêmes, en ignorent la nature et la portée. Mais c'est surtout ce qu'elle rend possible, par et dans le confinement lui-même, qui est éminemment subversif, à savoir cette Grande Passivité opérative et libératrice qu'est la cure spirituelle que nous venons de décrire. L'intensité subversive de celle-ci s'explique par la conjonction critique des implications elles-mêmes subversives suivantes, dont elle est potentiellement la source : le déclenchement, au sein même de la mise à distance précédemment indiquée, d'un mouvement d'écart-conversion-(sur)saut qualitatif de l'être humain dans l'être spirituel, l'équivalent d'une inversion d'inversion, d'une crise dans la crise, d'un repli dans le repli, d'une mise en abîme vertigineuse de l'ordinaire, mouvement que rien du monde des hommes ne commande, ne contraint et ne peut soumettre à son diktat, absolument indépendante qu'il est de la volonté des individus, des peuples et des pouvoirs, mouvement relevant du mystère, par conséquent imprévisible, non contrôlable, non économiquement, socialement, administrativement ou politiquement récupérable et assimilable ; l'implosion intime en gestation dans toute vie privée, autrement dit l'ouverture de l'intime dans l'intime, ce qui fait ainsi de la zone de confinement, non pas le lieu d'un ramassement autistique ou d'un enclos égotique mais le creuset d'une expérience d'accès au territoire transcendantale — lieu dérobé, ai-je dit, et absent de toutes les cartes possibles — depuis lequel et au cœur duquel œuvre l'être spirituel, non pas cette T.A.Z. (Zone Autonome Temporaire encore trop mondaine) proposée par Hakim Bey mais la P.A.Z. (Zone Autonome Permanente car transcendantale) — serait-elle cette Zone arpentée par le *stalker* d'Andreï Tarkovski ? ; la naissance de doutes, de questionnements, de critiques et de remises en cause, identifiable à une insurrection et à une émancipation spirituelles ; la préférence accordée à la liberté plutôt qu'à la vie qui n'en est pas une (voir la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel) ; l'activation des ressorts de l'*homme intérieur* (saint Paul et Abellio) ; la problématisation toujours plus intense de la politique et des politiques inaugurant un retour au prochain ainsi qu'une proximité paradoxalement plus directe et un court-circuit spirituel avec lui fondateurs d'une communauté transcendantale garante du politique essentiel (l'être et le vivre ensemble).

On croyait jadis que les dieux envoyaient aux hommes, individus ou collectifs, des malédictions dont la justification n'était pas toujours évidente et échappait parfois aux

victimes de celles-ci. Si les desseins du Seigneur sont, disaient-on alors, impénétrables, ils n'en sont pas pour autant absurdes et animés par la méchanceté, voire la cruauté. Derrière la malédiction devait se cacher, pensait-on, une leçon éclairante qu'il fallait déceler et éprouver pour grandir spirituellement. Nous n'en sommes plus là, le crépuscule des dieux a fait entre temps son office. Néanmoins, je sais que tout a un sens et qu'il est un ordre des choses — qu'on l'appelle religieux, spirituel, métaphysique — qui commande, justifie et finalise les événements. C'est pourquoi je vois et je dis — c'est le motif et le sens de cette lettre que je vous adresse — que la crise sanitaire actuelle, quelle que soit son origine, possède sa raison d'être spirituelle et qu'elle est pour moi et pour vous bénéfique. Je défends l'idée qu'elle est une bénédiction, qu'il faut en extraire et en dire le bien : la SITUATION pharmacologique, l'ACTION opérative et les RESSOURCES convoquées. C'est cela, ici et maintenant, « faire contre mauvaise fortune bon cœur ». Vous aurez compris qu'il faut un remède radical à la maladie de l'Occident, un remède qui, œuvrant au niveau des racines du mal découvre en même temps, aux confins de l'être, les racines spirituelles du bien, et réciproquement.

Nous sommes à une certaine croisée des chemins et du temps. Vous devez surtout retenir qu'ils se croisent aujourd'hui avec acuité dans nos foyers et dans nos têtes. Cette crise (*krisis*) sanitaire est un moment spirituellement et salutairement opportun (*kairos*) ouvert au sein même de la crise générale, elle-même spirituellement féconde, que subit l'Occident. Elle est assurément tragique, non pas au sens moral mais métaphysique ; nous la voudrions aussi apocalyptique, autrement dit, d'un côté, révélatrice pour chacun d'une Grande Santé possible, et, de l'autre, mettant fin à un monde désastreux (privé de tout astre éclairant et orientant comme de tout mystère régulateur et ordonnateur) — je suis plutôt pessimiste quant à ce point car deux guerres mondiales, autrement dit deux crises considérables, en dépit des « plus jamais ça ! » et des « il faut en tirer les leçons ! », n'ont pas rendues les hommes et les sociétés plus raisonnables, plus intelligents et plus spirituellement avancés... mais peut-être ne devait-il pas en être autrement, l'accroissement et l'intensification de ces qualités nécessitant, selon une loi qui échappe aux trop humaines raisons, de continuer, pour l'être humain, à traverser de nouvelles épreuves.

Dans l'attente des fruits à venir, c'est à une veillée d'âmes que je vous invite.

Toulouse, en la Semaine Sainte 2020